

Exposition - Les artistes africains livrent leur regard sur « Europe fantôme » à l'Espace Vertebra.

L'histoire de l'observateur observé*

Publié le Samedi 31 mai 2003 (No 126) dans Le Soir, page 22, édition Bruxelles.

* L'Europe a observé l'Afrique sous toutes les coutures. Une exposition montre que l'Afrique a fait de même avec l'Europe. Découvertes et révélations.

COLETTE BRAECKMAN

Le voyeur sait-il qu'il peut être vu ? Durant longtemps, entre l'Afrique et l'Europe, le regard s'est dirigé à sens unique. On sait tout, ou presque, sur les imaginaires des artistes, peintres surréalistes, écrivains voyageurs, ethnologues, explorateurs qui se lançaient à la découverte du continent noir, y projetant parfois leurs rêves et leurs phantasmes. Mais qui s'interrogea jamais sur l'effet de cette irruption du monde blanc sur l'imaginaire des Africains eux-mêmes ? Quel fut leur regard à eux sur les colons, les prêtres, les voyageurs de toute espèce ? L'envie, l'ironie, l'incompréhension ? Au-delà de l'attrait pour une vie plus facile, quel est le ressort qui pousse chaque année des dizaines d'Africains à tenter le voyage dans l'autre sens, vers cette Europe tant rêvée ?

Une exposition magistrale, montée par le CEC (Coopération par l'éducation et la culture), tente de répondre à cette question, proposant des tableaux, des sculptures, des objets et des personnages tirés du quotidien des villes africaines et proposés avec un clin d'oeil aux étrangers de passage.

Des collectionneurs privés, des artistes, à titre personnel, mais aussi le Musée de Tervueren ont contribué à la réalisation de cette exposition d'art vivant.

D'emblée, Emeka Udemba, un artiste du Nigeria, donne le ton : « World White Walls » illustre l'arrivée de l'Africain en Europe, avec le double guichet qui l'attend dans les aéroports, un chemin semé de roses pour les uns, détenteurs du passeport européen, un parcours d'obstacles pour les autres. Autre sculpture, quelques mètres plus loin : une valise de bois d'un seul tenant avec une porte, tout un message...

Quant au sculpteur ghanéen El Anatsui, qui aime travailler des bois brûlés, comme érodés par le temps, il propose une étrange installation : un méandre de bois serrés comme les pieux d'une clôture et que le moindre vent pourrait abattre. Son titre dit tout : « Visa queue »...

Une oeuvre monumentale, les silhouettes d'Elmina, due au sculpteur ivoirien Kokjo Bi, nous introduit d'emblée dans le drame qui symbolisa les premiers rapports entre l'Europe et l'Afrique, la traite négrière. Des panneaux de bois foncé, d'ébène sans doute, ont gardé en creux la trace des esclaves disparus. Plantés dans le sol, ils disent la mémoire, l'inguérissable douleur de l'arrachement.

Lorsqu'il s'exprime sur le plan artistique, l'imaginaire africain grossit parfois le trait. Ainsi, la Sud-Africaine Wendy Morris, qui ne craint pas de représenter des Africains serrés dans des boîtes de conserve, ou la figure emblématique de Léopold II sur une boîte de corned-beef.

Le contact avec les Européens nourrit cependant autre chose que l'amertume, la dérision ou le souci commercial de vendre des « colons » plus vrais que nature : ainsi, des masques monumentaux, des coiffures provenant d'Afrique de l'Ouest ont intégré depuis longtemps des objets, des symboles propres au monde des Européens.

Les compositions, les oeuvres sculptées qui occupent l'espace Vertebra sont bien autre chose que « politiquement correctes » : elles sont belles, émouvantes, elles relèvent de l'art le plus profond, celui où l'imaginaire se nourrit aux sources de la souffrance et du désir.

Tout un étage est consacré à des facettes plus connues, celles de la peinture populaire. Revoici le Congolais Cheri Samba, le héros actuel de l'hôtel de ville de Bruxelles, et d'autres de ses compatriotes, qui croquent le dialogue national, les péripéties de la vie politique et les aléas du quotidien.

Un tableau splendide fait la couverture de l'exposition, la « Mamy Wata », ou « Mammy Water », créature mythique née du fleuve, avec ses ongles peints, son regard ensorceleur et la légende qui l'entoure, aussi dangereuse que l'attrait du voyage vers « Miguel » (c'est-à-dire l'Europe) : enlacer la Mamy Wata, c'est aussi embrasser la mort.

Le regard de l'autre, cette interpénétration des cultures entre l'Europe et l'Afrique, s'exprime par la peinture, la sculpture, mais aussi, évidemment, par la photographie. A Kinshasa, les membres de l'Union nationale des reporters photographes ont réalisé un reportage sur les traces que le désir d'Europe a laissé dans cette métropole, l'une des plus grandes villes africaines. Voici que les publicités tapageuses, l'image d'un empilement de pneus abandonnés par l'ONU, les boutiques téléphoniques appelées « staff Schengen » prennent soudain un autre sens. Il y a de la dérision, la part du rêve, où « Miguel » apparaît à l'horizon du désir...

L'exposition n'oublie pas non plus la bande dessinée, où des artistes africains sont de plus en plus nombreux à se révéler, et à s'inspirer des mêmes thèmes : la jeunesse crispée sur son désir d'évasion et de mimétisme, le désordre des rues, des publicités, le mélange de pauvreté et de splendeur.

Hétéroclite, cette exposition ? Certainement, et surprenante pour ceux qui, arrivant en Afrique bardés d'appareils photo, se croyaient, eux, invisibles. Ils découvriront à quel point, depuis des décennies, les Blancs sont regardés, commentés, moqués, imités, vampirisés peut-être. Mais tous ceux qui aiment l'Afrique retrouveront aussi la formidable énergie qui anime les artistes de ce continent et les pousse à lancer de surprenants défis.

« L'Europe fantôme, Visions africaines de l'Europe et des Européens », du 28 mai au 6 juillet, Espace Vertebra, 45, avenue Wielemans Ceuppens, 1190 Bruxelles, organisé par l'ONG Coopération par l'éducation et la culture, tél. 02-217.90.71 (72).